

ACTES SEMIOTIQUES

DOCUMENTS

du Groupe de Recherches Sémio-linguistiques
E.H.E.S.S. - C.N.R.S.
Institut National de la Langue Française

A.J. Greimas

E. Landowski

Pragmatique
et
sémiotique

V, 50. 1983

DOCUMENTS DE RECHERCHE
du groupe de recherches sémio-linguistiques
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
(U.R.L. 7 de l'Institut National de la Langue Française, C. N. R. S.)
10, rue Monsieur le Prince - 75006 Paris

Direction : Algirdas J. Greimas
Rédaction : Eric Landowski

Comité de rédaction :
Jean-Claude Coquet, Joseph Courtés, Ivan Darrault
Paolo Fabbri, Jean-Marie Floch, Manar Hammad
Herman Parret, Jean Petitot, Félix Thürlemann

Les manuscrits sont reçus
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

ISSN 0291-1027

Imprimé par l'Institut National de la Langue Française
47, rue Mégevand - 25000 BESANÇON

Dépôt légal : 4^e trimestre 1983

ACTES SEMIOTIQUES - DOCUMENTS

V, 50. 1983

Pragmatique et sémiotique

Observations épistémologiques

par

A.J. Greimas

De quelques conditions sémiotiques

de l'interaction

par

E. Landowski

Groupe de Recherches sémio-linguistiques
(U.R.L.7 de l'Institut National de la Langue Française)
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Note introductive

Dans son souci de confrontations méthodologiques, la sémiotique se devait de prendre position par rapport à l'une des voies de recherche actuellement les plus en vogue, en France comme à l'étranger dans le domaine des sciences du langage : la pragmatique. L'occasion en a été fournie tout récemment par l'initiative du professeur Gérard Deledalle, à qui l'on doit l'organisation du colloque sur "Sémiotique et Pragmatique" tenu à l'université de Perpignan (Institut des Sciences de la Communication et de l'Education) du 17 au 19 novembre 1983.

Le présent numéro reproduit tels quels, à titre de prépublication, l'intervention d'A.J. Greimas à ce colloque, ainsi que l'exposé qui la suivie. Ces deux communications – l'une écrite, A.J. Greimas ayant été retenu à Paris pour des raisons de santé, l'autre orale – se proposaient des buts à la fois distincts et complémentaires. La première, rédigée après concertation avec Jean-Claude Coquet, Paolo Fabbri, Jean Petitot et l'auteur de cet avant-propos, fait état d'une conjoncture épistémologique générale et fournit une base de discussion et des perspectives de travail en replaçant l'ensemble des problèmes posés dans le cadre d'une nécessaire théorie générale du langage. La seconde met en avant quelques-uns des principes méthodologiques que la sémiotique peut aujourd'hui proposer en vue d'un traitement cohérent et "intégré" de plusieurs problèmes familiers aux pragmaticiens (interaction, contexte, etc.).

D'autres communications remarquées, celles notamment de Jean-Claude Coquet et de Manar Hammad, ont été présentées dans la même perspective à ce colloque. Elles ont illustré de manière probante le faire sémiotique en indiquant comment la discipline traite en particulier le problème du référent – problématique proche des pragmaticiens – soit en confrontant le réel au vrai, soit en manipulant l'espace énonciatif, sans que toutefois ces modi operandi soient directement mis en parallèle avec les procédures utilisées par les pragmaticiens.

Elles trouveront leur place ailleurs, alors que nous nous sommes limités, dans le présent numéro, aux attitudes épistémologiques et méthodologiques confrontées. Leur publication dans un proche avenir, ici même ou dans le cadre du Bulletin, sera en même temps l'occasion d'ouvrir le débat à d'autres apports, à condition cependant que soient préalablement définies certaines règles du jeu.

Car le vrai débat n'a peut-être pas même encore été amorcé – non pas faute de matière ou de combattants, mais plutôt en raison de l'encombrement même du terrain. C'est presque une loi du genre : un colloque ne s'en tient jamais à son "sujet". En l'occurrence, pour que la discussion avec la sémiotique ait vraiment eu lieu, il aurait au moins fallu qu'une claire distinction soit établie, et maintenue, entre ce qui, d'un côté, relève du pragmatisme philosophique de tradition nord-américaine – où se situe Peirce, et qui culmine dans une réflexion sur le statut et la typologie des signes (commandant du même coup, aujourd'hui, une approche essentiellement taxinomique des manifestations signifiantes) – et ce qui, de l'autre côté, constitue l'approche pragmatique proprement dite du discours... encore que cette étiquette soit loin d'être unanimement acceptée et utilisée. C'est cette seconde tradition, sans relation avec Peirce, qui débouche aujourd'hui, principalement, sur la théorie des actes de langage ; et c'est là, avant tout, que la confrontation pourrait s'engager utilement avec la sémiotique (1).

Comme l'a souligné Herman Parret de vive voix, nous savons donc à quels interlocuteurs virtuels la sémiotique s'adresse lorsque – et ce n'est pas d'aujourd'hui – son attention se porte du côté des phénomènes d'interaction, de véridiction, de contextualisation, d'énonciation. C'est assez, à nos yeux, pour justifier les efforts d'explicitation dont témoignent, nous l'espérons, les pages qui suivent. Mais pour que l'acte de communication se réalise pleinement – et cela, les pragmaticiens le savent eux aussi –, il ne suffit pas de parler, il faut encore être deux.

E.L.

(1) Cf., dans ce sens, la visée transdisciplinaire manifestée tout particulièrement par Marina Sbisà et Paolo Fabbri, "Models for a Pragmatic Analysis", Journal of Pragmatics, 4, 1981, et par Herman Parret, Semiotics and Pragmatics. An Evaluative Comparison of Conceptual Frameworks, Amsterdam-Philadelphie, Benjamins, 1983.

Observations épistémologiques

Si, absent bien malgré moi de cette réunion, j'ai tenu à me manifester de cette manière indirecte, c'est parce que je crois encore, dans le domaine des sciences sociales, à l'utilité des confrontations, substituables de préférence à des affrontements ou à des néantisations méprisantes. La confrontation me paraît susceptible de dégager non seulement de souhaitables rapprochements mais aussi de clarifier les divergences en précisant s'il s'agit de simples malentendus, d'incompatibilités épistémologiques ou méthodologiques ou enfin de constats acceptés de non intersection des champs d'exercice considérés. C'est dans cet état d'esprit que j'essaierai de formuler quelques observations critiques sur le peu que je sais de la pragmatique en les mettant en parallèle avec les positions qu'adopte la sémiotique.

*

Ce qui rend difficile, pour le sémioticien préoccupé de se construire, à l'aide d'interdéfinitions rigoureuses de ses concepts, un métalangage cohérent, de situer le projet et de circonscrire les contours de la pragmatique, c'est d'abord un certain flou – de principe ou d'opportunité ? – de ses démarches et de ses formulations où l'on rencontre tout aussi bien les formalisations de type logique que des notations en langue naturelle (cf., déjà chez Wiener, l'anglais comme métalangue pour le chinois). Tout se passe comme si la diversité de ses références épistémologiques se répercutait sur les procédures mises en place pour la description des "états de choses".

On admet généralement que la conception originelle de la pragmatique soit celle de l'utilisation des restes dont la sémiotique conçue à la manière viennoise (syntaxe et sémantique réunies) n'arrivait pas à rendre compte : ces origines "plébéiennes" justifieraient peut-être en partie l'absence d'une théorie générale explicative d'une masse de faits indiscutables et hétéroclites. On comprend aisément qu'un concours de circonstances – nous pensons plus particulièrement à la déception engendrée par les promesses non tenues de la grammaire générative, mais surtout à la crise épistémologique que nous vivons actuellement en sciences

sociales – ait permis d'attribuer un contenu positif à ces restes, en revalorisant ainsi, de manière qui nous paraît excessive, le contexte aux dépens du texte, l'usage au lieu de la grammaire qui ne cesse pourtant pas d'exister pour autant.

Un tel renversement de démarches semble à première vue légitime dans la mesure où il correspond aux oscillations paradigmatiques observables dans l'histoire de toute recherche, ces passages successifs d'un point de vue à un autre pouvant être considérés comme complémentaires et enrichissants. Il ne faut cependant pas oublier l'horizon épistémique stricto sensu sur le fond duquel se déroulent ces exercices : il s'agit de l'épistémé positiviste héritée du XIX^e siècle, caractérisée, en ce qui nous concerne, par la conception strictement "représentationnaliste" du langage, qui réduit celui-ci à la simple fonction de description d'"états de choses". Tout en se présentant comme une réaction contre cette attitude réductrice, la pragmatique se maintient, dans la plupart de ses démarches, dans le cadre étroit d'une logique de la référence et ne se pose, pour ainsi dire, qu'en s'opposant. Dès lors, elle apparaît comme la manifestation d'une querelle de famille positiviste qui ne peut nous concerner.

En effet, l'objet premier de la théorie sémiotique n'est pas, pour nous, l'analyse de la référence – ni même de l'illusion référentielle –, mais la détermination des conditions de la production et de la saisie du sens, tant il est vrai que les "états de choses", aussi sophistiqués soient-ils, ne rendront jamais compte, sans la participation active et primordiale du sujet, de la prise en charge, par l'homme, des significations du monde. C'est à partir des structures élémentaires de la signification que la sémiotique déduit une grammaire sémio-narrative susceptible d'engendrer des objets sémiotiques, ces "états de choses imaginaires" qui peuplent nos univers individuels et nos cultures.

Il existe, heureusement, sous la dénomination de la pragmatique, un champ d'exercice tout différent et qui paraît beaucoup plus proche de nos préoccupations. D'inspiration plus directement oxonienne – on peut remarquer que les pragmaticiens de cette tendance se réfèrent constamment aux représentants de la philosophie du langage ordinaire tels que Grice ou Searle, et non aux "représentationnalistes" –, elle nous paraît plus familière ne serait-ce que parce que les acquis théoriques d'un Austin ont été depuis longtemps intégrés par Emile Benveniste, sous la forme de réflexions sur l'énonciation et la mise en discours, dans l'ensemble de l'héritage saussurien. Pour le sémioticien qui considère spontanément l'énonciation – et non son simulacre dans le discours – comme un faire linguistique, la problématique des actes de langage ne peut être que bienvenue. Tout au plus peut-il regretter que les explorations souvent pertinentes qu'il rencontre à ce propos se situent par trop à la surface linguistique, ne permettant pas d'embrayer sur une

typologie des compétences des sujets, parlants ou simplement agissants, étant donné surtout que dans d'autres domaines – ceux des présuppositions et des "implicatures", par exemple – la pragmatique est amenée à postuler l'existence d'un niveau de signification plus profond. Ce n'est pas tout : une des dernières découvertes de la pragmatique semble être celle du caractère indirect et louvoyant du discours. Cela ne peut que réjouir le cœur des Européens qui, bien avant les Mythologies de Roland Barthes, voyaient dans le langage non pas la couverture, quelque peu modulée par les valeurs de vérité, de la réalité des choses, mais un tissu de mensonges et un outil de la manipulation sociale : on voit que les points de vue sur la nécessité d'une certaine stratification du discours sont en train de se rapprocher.

Une nouvelle avancée de la pragmatique a été faite par l'inscription du schéma d'inspiration austinienne rendant compte du fonctionnement du langage dans la situation de la communication prise dans son ensemble, révélant ainsi un jeu d'interactions des rôles éthico-modaux fort complexe. Cette percée reste, malheureusement, encore inexploitée, car au lieu de stimuler l'établissement d'une grammaire d'actions et d'interactions signifiantes – comparable à notre grammaire sémio-narrative – justifiant et rendant compte des gesticulations et des tribulations des hommes, elle se satisfait pour l'instant, semble-t-il, d'un côté, d'une pragmatique conversationnelle fort intéressante, et de l'autre, de l'élaboration d'un inventaire ad libitum de scenarii recouvrant les "situations". Devant l'élargissement continu des champs problématiques et la prise de conscience des possibilités offertes à la démarche pragmatique, on assiste alors à une sorte de dissémination des recherches, les unes essayant d'occuper le terrain que voudrait se réserver la psychologie cognitive, les autres guignant du côté de la sociologie à la manière d'un Goffman. Victoire douteuse, qui risque d'aboutir à la constitution d'une sorte de psycho-socio-stylistique.

Le sémioticien peut le dire avec d'autant plus de sérénité qu'un danger comparable menace également sa propre discipline dont les ambitions, avec, de plus, la prise en compte de la dimension discursive du langage et l'intégration des sémiotiques non linguistiques, paraissent tout aussi démesurées. Dans un cas comme dans l'autre, on ne peut espérer s'en sortir que par l'élaboration d'une théorie générale du langage qui postulerait comme complémentaires et nécessaires les relations de la syntaxe et de la sémantique avec la pragmatique, tout comme la sémiotique essaie de concilier la grammaire sémio-narrative profonde avec la canonisation des procédures énonciatives de discursivisation. C'est à ce prix seulement que la pragmatique et la sémiotique pourront remplir leur fonction ancillaire – la plus noble – en contribuant à la constitution des sciences sociales.

*

Les observations que voici doivent paraître - et elles le sont certainement - partielles et partiales, pertinentes et/ou impertinentes. Telles qu'elles sont, elles pourraient peut-être servir à introduire le débat annoncé, souhaité et souhaitable.

Le 13 novembre 1983,

Algirdas Julien Greimas

De quelques conditions sémiotiques de l'interaction

1. Si, une fois de plus, pragmaticiens et sémioticiens se trouvent réunis, c'est assurément qu'ils ont quelque chose à se dire, c'est-à-dire - contexte oblige - à faire ensemble. Ce qui suppose, au mieux, l'existence d'une visée pour une part commune, en tout cas la reconnaissance réciproque d'un lieu problématique commun. Il y a quelques années, Herman Parret, publiant le gros recueil d'études pragmatiques que l'on sait, lui donnait pour titre : Le langage en contexte (1). Ce que nous voudrions faire apparaître ici, ce sont tout simplement les raisons pour lesquelles - en dépit des différences de terminologie et des divergences conceptuelles qu'elles recouvrent parfois - la formule proposée peut aussi, à quelques réserves près, convenir aux sémioticiens ; non pas certes comme formulation dogmatique, mais comme titre d'un problème vis-à-vis duquel, on va le voir, la sémiotique, elle aussi, a quelques propositions théoriques et méthodologiques à avancer.

2. Au cours des quinze ou vingt dernières années, la sémiotique, telle que nous sommes quelques-uns autour d'A.J. Greimas à la pratiquer, a parcouru un itinéraire que l'on peut schématiquement retracer en distinguant trois grandes étapes. Née du dépassement de la lexicologie classique, la réflexion s'est d'abord située sur le plan des structures élémentaires conditionnant la production et la saisie de la signification en général (analyse sémique d'inspiration hjelmslevienne, typologie de la différence dans la ligne de R. Jakobson, préfiguration du carré sémiotique). Forte de ces premières hypothèses, la recherche s'est alors tournée vers un niveau plus superficiel - si l'on peut dire -, celui où les contenus élémentaires préalablement catégorisés vont être investis dans des figures du monde (objets de valeur et sujets à caractère anthropomorphe) et, comme tels, manipulés selon certaines régularités dont la reconnaissance

(1) H. Parret (éd.), Le langage en contexte. Etudes philosophiques et linguistiques de pragmatique, Amsterdam, Benjamins, 1980, 790 p.

et la systématisation aboutira à la construction d'une grammaire narrative. Enfin, dans la période la plus récente, c'est aux problèmes de la mise en discours des structures sémio-narratives des deux premiers niveaux ("profond" et "de surface") qu'à été consacré l'essentiel des efforts.

Ainsi reconstitué a posteriori, le chemin parcouru (1) ne manquera pas de rappeler à certains une célèbre trilogie : après avoir formulé les principes d'une sémantique structurale conçue comme hiérarchiquement première, on n'a fait, dira-t-on, que développer la syntaxe narrative qui en découle, quitte à intégrer finalement l'ensemble de cette construction dans le cadre d'une pragmatique discursive, supplément obligé si l'on voulait que la théorie construite en immanence rejoigne à un moment donné l'empiricité des "faits sémiotiques", le langage "en contexte" dont nous sommes parti. Une telle interprétation est sans doute possible, et même tentante, mais elle ne nous paraît pas être la bonne : elle suggère l'idée d'une juxtaposition ou d'une superposition de problématiques quasi autonomes, qui ne correspond pas du tout à l'esprit et à la visée générale de la démarche que nous essayons de présenter. Derrière ces réserves, ce n'est pas, pour autant, la tripartition peircéenne en tant que telle qui est en cause. Au contraire, même dans la perspective "européenne", structurale, qui est la nôtre, la distinction entre sémantique, syntaxe et pragmatique s'impose désormais comme une distinction heuristique de base qu'il ne s'agit nullement ici de récuser en bloc – quel qu'en soit, au demeurant, le caractère problématique, comme chacun sait.

Ce qui fait problème en revanche, c'est la façon d'établir la correspondance entre les éléments respectifs des deux systèmes conceptuels en présence : entre les trois rubriques de la classification de Peirce et de Morris, et les moments ou niveaux de la construction sémiotique de type structural dont nous nous réclamons. L'interprétation initiale par rapport à laquelle nous avons déjà marqué nos réserves reposait sur l'hypothèse d'une correspondance biunivoque entre les éléments des deux systèmes : la reconstruction des structures élémentaires de la signification étant en ce cas assimilée à une pure "sémantique", la grammaire narrative à une simple "syntaxe", un seul niveau restait alors disponible pour l'émergence

(1) Parcours auquel on pourrait associer une série de repères chronologiques en isolant, dans l'œuvre d'A. J. Greimas, un petit nombre de textes clefs : Sémantique structurale, 1966 ; Du sens (et particulièrement "Eléments d'une grammaire narrative"), 1970 ; Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, 1979 (avec J. Courtés).

d'une "pragmatique", celui de la mise en discours. Et bien entendu, si cette optique devait être retenue, on serait fondé à dire que les sémioticiens se bornent au fond à reproduire l'attitude tant de fois reprochée à tant de linguistes (structuralistes ou non) consistant soit, au pire, à ignorer complètement le contexte dans lequel s'insère leur objet (1), soit, tout au plus, à tenter assez vainement de le récupérer par l'adjonction d'une sorte d'annexe plus ou moins hétérogène par rapport au corps même de leur théorie. Or, nous croyons pouvoir affirmer, précisément, qu'il n'en va pas tout à fait ainsi dans le cas qui nous occupe. Ce qui suppose la possibilité de montrer – comme nous allons nous y attacher – que la composante pragmatique ne joue pas ici le rôle d'un simple supplément, mais qu'elle se trouve au contraire déjà présente, au même titre que les deux autres composantes, sémantique et syntaxique, dès les deux premiers des trois niveaux ci-dessus mentionnés.

3. Préalablement toutefois, une prise de position d'ordre général s'impose, qui va conditionner tout le reste, et qui, venant d'un sémioticien, ne peut évidemment se situer à un autre niveau que celui de la conception même que l'on se fait du sens. En simplifiant à l'extrême, et sans entrer dans les implications philosophiques du problème, on peut considérer que deux attitudes fondamentales s'opposent sur ce point.

La première, dont on trouverait sans doute l'illustration exemplaire chez un Carnap, et vis-à-vis de laquelle les pragmaticiens eux-mêmes ont eu à se démarquer (2), se caractérise essentiellement, du moins à nos yeux, par son aspect référentiel. Dans cette optique fondée sur le postulat que le sens d'une proposition dépend de sa valeur de vérité, la seule sémantique possible sera une science du calcul logique effectuable à partir de la reconnaissance (elle-même non problématisée) des "états de choses" en référence auxquels les contenus propositionnels doivent être évalués : or on peut se demander ce que sont, en fait, lesdits états de choses. Ne prenons pas l'expression à la lettre et admettons que les "états" dont il est ici question ne renvoient pas nécessairement à une conception naïvement réaliste, mais peuvent aussi bien être conçus comme recouvrant des situations quelconques définies à l'intérieur d'une quantité indéterminée de mondes

(1) La dernière mise en cause de ce type étant à notre connaissance due à Pierre Bourdieu, Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques, Paris, Fayard, 1982.

(2) Cf. par exemple François Récanati, La transparence de l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique, Paris, Seuil, 1979.

possibles. Même en ce cas, c'est encore le même geste référentiel qui se manifeste dans la mesure où, saisie en termes ontologiques ou non (cf. J. Hintikka), c'est toujours la positivité d'un plan de réalité donné comme premier, "objectif", extérieur au sens, bref extra-sémiotique, qui arbitre l'existence d'une réalité corrélativement posée comme seconde, celle du sens précisément.

Plus radicale, plus sceptique ou plus ironique, comme on voudra - et, à cet égard, plus proche peut-être d'un Wittgenstein qu'on ne le dit en général -, la sémiotique s'interdit au contraire de prendre au sérieux quelque référent mondain que ce soit. Non pas par quelque retour idéaliste du balancier métaphysique, qui conduirait à nier le réel face à ceux qui se le donnent pour base de leurs calculs, mais en fonction d'une visée opératoire très précise. L'objectif est de rendre compte du sens. Mais les choses elles-mêmes, pour l'homme, ont un sens. Non seulement nous "communiquons", à l'aide de mots, de propositions, d'énoncés, d'actes de langage et de récits, mais aussi nous "lisons", nous interprétons, nous faisons signifier les choses, c'est-à-dire le monde sensible (ou imaginaire) qui nous environne. D'où il résulte que, si les états de choses dont il vient d'être question sont bien, d'une certaine manière, pertinents du point de vue de la saisie du sens, ce ne sera pas en tant que données immédiates mais - au même titre que les énoncés qui peuvent s'y référer - comme produits d'une compétence sémiotique apte à construire un monde signifiant.

4. De ce point de vue, il n'y a pas de frontières du sémiotique, mais tout au plus des sémiotiques différentes, les unes se manifestant à travers la diversité des langues naturelles, les autres appréhensibles seulement en tant que sémiotiques du monde naturel. C'est en intégrant ainsi délibérément dans son champ de pertinence la pluralité des systèmes à l'œuvre dans la production du sens que la théorie sémiotique se donne les moyens de renouveler l'approche d'une première série de phénomènes d'ordre pragmatique.

Il y va en effet, dès le départ, d'une certaine conception du "contexte" : ni en amont, ni en aval, mais au cœur du langage, telle pourrait être la formule. Car si, d'un côté, il n'est fait acception d'aucune réalité première, avant le langage, qui fonderait le sens du sens, il n'y aura pas non plus de réalité ultime, après le langage, qui aurait pour fonction d'arrêter le sens du sens. Le mot langage étant entendu dans son sens le plus large, comme recouvrant l'ensemble des systèmes signifiants - linguistiques ou non - disponibles à l'intérieur d'une culture donnée, notre formule revient simplement, on le voit, à redéfinir le soi-disant contexte, autrement dit le monde de référence (ou encore le "réel") comme un langage : un langage parmi d'autres, dont le privilège n'a rien de nécessaire ou d'absolu (n'étant de l'ordre ni de la primauté ontologique, ni même de

la priorité logique) mais tient à la position qui lui est assignée par rapport à d'autres systèmes sémiotiques également construits.

D'où, en ce qui concerne plus particulièrement l'analyse de discours linguistique proprement dit, le passage de l'approche logique fondée sur les critères de vérité et de fausseté appliqués aux rapports entre les discours et leur référence (entre le "linguistique" et l'"extra-linguistique") à une problématique de la véridiction visant à rendre compte de la production de certains effets de vérité, ou de réalité. Nous nous bornerons sur ce point à faire état des principales perspectives méthodologiques en cours d'élaboration. On sait le parti qui a été tiré, pour l'analyse des effets véridictoires du discours poétique, de la découverte de certaines formes d'organisation du discours reposant sur la mise en conformité structurale des deux plans (expression et contenu) du langage ; plus récemment, l'étude de divers types d'objets sémiotiques syncrétiques, associant par exemple, comme en publicité, le texte et l'image, a permis de relever l'existence de correspondances formelles plus complexes jouant non plus seulement d'un plan à l'autre d'un même langage, mais entre les plans respectifs de deux langages simultanément à l'œuvre, en l'occurrence entre l'agencement du signifiant visuel de l'annonce publicitaire et l'organisation des signifiés pris en charge sur la dimension linguistique (1). Ces observations, les unes et les autres aujourd'hui rattachées à la problématique des systèmes dits semi-symboliques, ne sont pas sans rappeler celles, plus anciennes, de Claude Lévi-Strauss sur le fonctionnement du discours mythique. Là aussi, la saisie de la signification passe par l'explicitation des corrélations réalisées, en profondeur, entre catégories relevant d'au moins deux systèmes sémiotiques distincts : entre les structures élémentaires sous-jacentes au discours linguistique du mythe et celles propres aux systèmes (sémiotiques mais non linguistiques) de catégorisation du monde implicitement convoqués sous la forme de codes de référence ou de "registres" de nature très diverse (e. g. astronomique, zoologique, culinaire, etc.). Dans le même ordre d'idées, il faut enfin mentionner une tentative toute nouvelle de redéfinition du "réalisme" en littérature, là encore fondée sur la mise en lumière de procédures d'homologation à fonction véridictoire, mais consistant cette fois à corréliser l'organisation du système des valeurs propre à l'univers romanesque considéré, et celle du dispositif spatial (topographique et figuratif) que le texte se donne en même temps comme plan de référence (2).

(1) Cf. Jean-Marie Floch, "Sémiotique plastique et langage publicitaire", Actes Sémiotiques-Documents, III, 26, 1981.

(2) Cf. Denis Bertrand, "Du figuratif à l'abstrait. Les configurations de la spatialité dans Germinal", Actes Sémiotiques-Documents, IV, 39, 1982.

Toutes ces recherches, dira-t-on, sont bien loin des préoccupations immédiates du pragmaticien. Nous croyons pourtant qu'elles n'y sont pas si étrangères. En soulignant les fondements inter-sémiotiques de toute production de sens, et en en explicitant d'ores et déjà certains fonctionnements, elles indiquent au contraire, nous semble-t-il, une série de solutions possibles en vue d'un traitement intégré des problèmes de contextualisation des discours-objets. Encore n'est-ce là qu'une des facettes de la question d'ensemble, et les points de rencontre entre les démarches des uns et des autres devraient en tout cas apparaître de façon plus manifeste à mesure que nous allons, à partir de maintenant, nous rapprocher des niveaux plus superficiels du "parcours génératif" de la signification, familier aux sémioticiens.

5. Entre le niveau profond dont relèvent les structures élémentaires évoquées ci-dessus et celui des structures discursives, que nous laisserons quant à lui de côté (1), prend place le palier intermédiaire des structures dites de surface, objet de la grammaire narrative. Or ces dénominations techniques masquent une ambition de grande ampleur : il s'agit en réalité - du moins à terme - de la construction d'une théorie générale du faire, et en tout cas, dans l'immédiat, de l'élaboration d'une sémiotique de l'action ; une telle entreprise, cela va de soi, ne peut pas ne pas entretenir quelques rapports avec le projet théorique, plus local quoique parallèle à notre sens, visant cette classe d'actes particuliers que sont les "actes de langage", familiers aux pragmaticiens.

La difficulté de situer les zones de convergence possibles tient peut-être d'abord à la généralité même de la conceptualisation sémiotique. Deux mouvements presque antithétiques se dessinent à cet égard. D'un côté, avec la pragmatique, on assiste à un élargissement progressif - et inéluctable dirions-nous - du champ de pertinence initialement défini : s'agissant avant tout de rendre compte des fonctions "illocutoires" (vs "constatives") du langage, il a fallu, dès le départ, prévoir, à côté des critères explicatifs d'ordre strictement linguistique, l'intervention de facteurs qu'on ne peut situer qu'à la limite de la psychologie introspective (cf. les "conditions de sincérité", chez J.L. Austin), y ajouter ou y substituer ensuite divers types de règles relevant en fait d'une anthropologie générale de la communication (cf. les "maximes conversationnelles" de H.P. Grice), pour introduire enfin la dimension proprement sociologique (avec la prise en considération, effective ou simplement projetée, des rôles et des statuts

(1) Cf. sur ce point H. Parret (éd.), "La mise en discours", Langages, 70, 1983.

affectés aux partenaires de la communication (1)). A partir et autour du linguistique *stricto sensu*, la démarche intègre ainsi peu à peu, bon gré mal gré, les règles et les variables contextuelles indispensables pour accroître le degré d'adéquation (sinon de cohérence) de la théorie. Evidemment, nous schématisons beaucoup, pour plus de clarté. – Quoi qu'il en soit, la sémiotique narrative procède pour sa part en sens inverse. Elle part d'une définition aussi générale que possible de l'acte, au regard de laquelle l'acte linguistique pourra être traité comme un cas particulier.

Défini au niveau le plus élémentaire comme transformation d'état, tout acte suppose au minimum la mise en relation de deux actants, l'un opérateur, l'autre objet du faire transformateur considéré. Rien n'exclut bien sûr que les opérations transformatrices ainsi visées n'aient tout simplement pour cible immédiate le monde physique comme tel, le sujet opérateur se trouvant en ce cas directement engagé sur la dimension pragmatique du faire (2), par opposition à sa dimension cognitive. Mais rien n'exclut non plus que toute l'activité du sujet agissant se situe sur cette seconde dimension. A une condition évidemment, c'est que l'autre actant, le sujet "agi" soit lui-même regardé non plus comme un simple patient, destiné à subir l'action (ou, au mieux, à y résister par pure inertie), mais comme un partenaire ou un adversaire authentique, c'est-à-dire capable, réciproquement, de reconnaître ou de construire, en face de soi, la figure de l'autre en tant que son "partenaire" ou que son "adversaire". Les interlocuteurs réels se transformant ainsi mutuellement en actants dotés de compétences (modales) et de rôles (thématiques) spécifiques, ce sont ces déterminations syntaxiques et sémantiques qui, une fois assumées de part et d'autre, garantiront aux sujets leurs capacités respectives d'interaction, ou plus exactement en ce cas, de manipulation : leur pouvoir faire faire en tant qu'êtres de langage.

(1) Cf. par exemple A.V. Cicourel, "Language and Social Interaction : Philosophical and Empirical Issues", Working papers, Urbino, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, 96, 1980.

(2) Et l'on voit ici s'esquisser le projet d'une "sémiotique pragmatique" au sens premier du terme, ou sémiotique de la praxis. Cf. sur ce point A.J. Greimas, "La soupe au pistou ou la construction d'un objet de valeur", Du sens II, Paris, Seuil, 1983 ; également F. Bastide, "Le foie lavé", Actes Sémiotiques-Documents, I, 7, 1979 ; E. Landowski, "Pour une sémiotique de la stratégie", Actes Sémiotiques-Bulletin, VI, 25, 1983.

L'objectif de la recherche en syntaxe et en sémantique narratives est précisément de construire des modèles généraux capables de rendre compte, en termes homogènes, de la manière dont s'organise, entre partenaires de la communication, cette distribution de compétences dont dépend l'équilibre – toujours précaire et réversible – des rapports entre "manipulateurs" et "manipulés". C'est ici que l'on retrouve, entre autres, les facteurs de tous ordres – psychologiques, institutionnels, etc. – auxquels, on l'a vu, la théorie des actes de langage est obligée de faire appel. La spécificité de la démarche sémiotique à cet égard n'est évidemment pas d'ignorer ce type de déterminations mais, bien au contraire, de chercher à définir un principe de pertinence permettant de les intégrer dans le cadre d'une théorie d'ensemble, et non plus de les traiter comme autant de variables ad hoc ou de surdéterminations externes. La question est donc celle de la "sémiotisation" du contexte, ou, mieux, de l'élaboration d'une sémiotique des situations. A côté des modèles de déictisation et d'aspectualisation spatio-temporelle, qui relèvent du niveau discursif, la cheville ouvrière d'une aussi vaste entreprise est fournie par le concept sémio-narratif de modalisation, qui offre la possibilité, à la fois, de rendre compte du mode d'existence des objets pour les sujets agissants, et de leur propre compétence en tant que sujets communicants (1).

6. Etant donné que, pour amorcer cette discussion, nous nous sommes fié à la valeur représentative d'un titre (Le langage en contexte), nous aimerions maintenant, pour clore notre tour d'horizon sur une formulation non moins emblématique, proposer cette re-traduction – la moins mauvaise sans doute en termes de sémiotique narrative – du titre de J.L. Austin :

How to do things with words :
(Quand dire, c'est faire)
Quand faire croire, c'est faire faire.

Ainsi réécrite, la formule prend beaucoup de liberté par rapport à la lettre du texte originel mais n'en trahit pas, à notre avis, l'esprit. Car derrière la façade des mots (words) et des choses (things), c'est d'une problématique beaucoup plus générale qu'il s'agit. D'une part, aux "mots" du discours, il convient de substituer la notion élargie de pratiques signifiantes, compte tenu de la diversité des systèmes de langage – verbal, mais aussi gestuel, spatial, etc. – à même de concourir à la définition modale des conditions d'interaction entre sujets. Il est

(1) Cf. notamment Langages, 43, 1976 ("Modalités") et Actes Sémiotiques-Bulletin, 23, 1982 ("Figures de la manipulation").

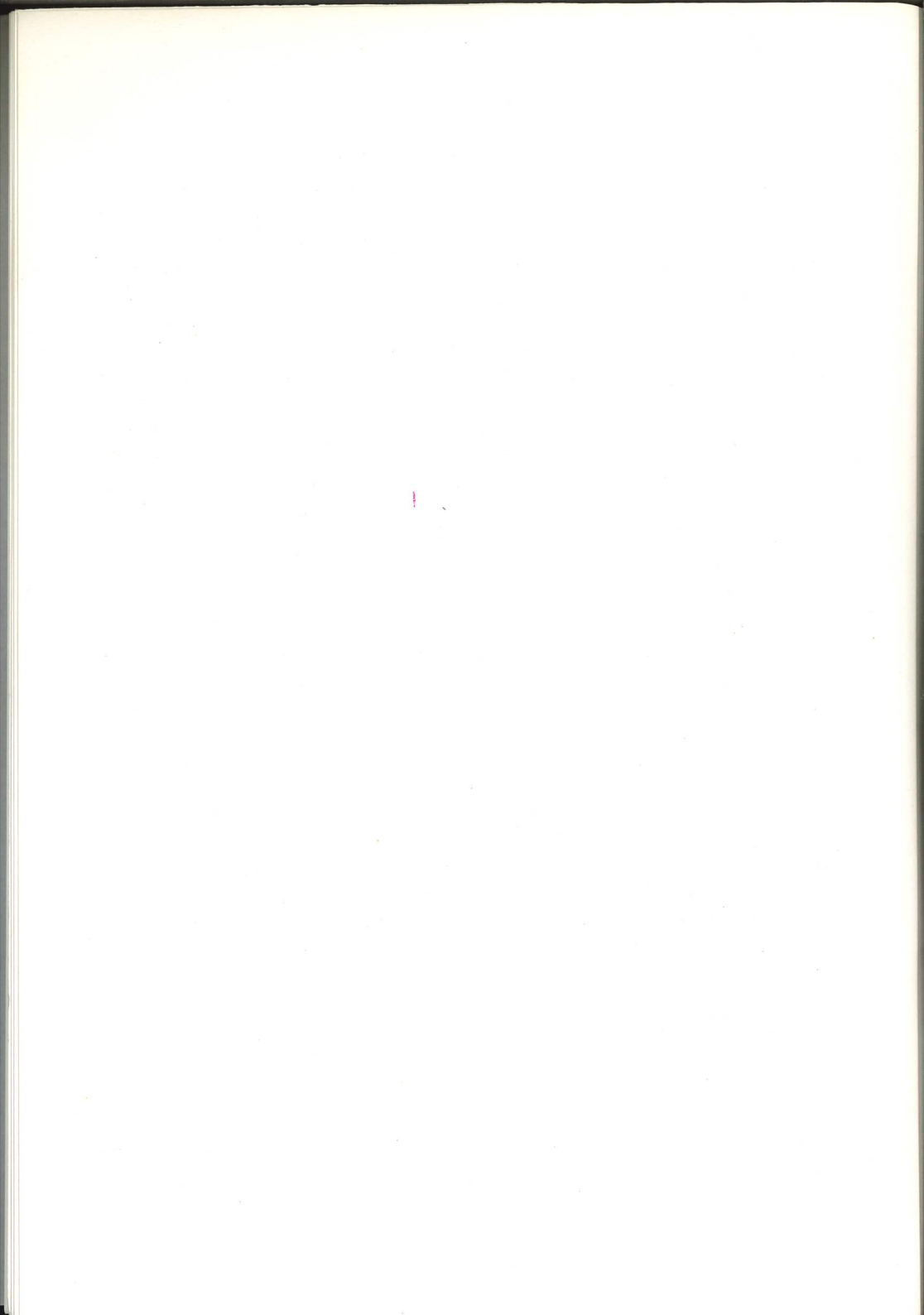
clair d'autre part que ce ne sont pas ici les "choses" elles-mêmes qui sont directement en cause et que le faire (to do) dont il est question n'est pas celui du sujet opérateur transformant le monde, mais bien le faire manipulateur d'un méta-sujet destinataire exerçant sa capacité de faire agir ses semblables (et bien sûr aussi, à l'occasion, de se faire agir soi-même). Notre proposition se ramène donc à distinguer deux dimensions fondamentales du faire : une dimension présupposante, celle de la performance réalisée (sous forme de comportements quelconques, somatiques ou verbaux : e.g. l'acte de répondre, ou de refuser de répondre à une question) ; et une dimension présupposée, éventuellement tenue implicite, où se règle - où se négocie (1), sous forme d'affrontements et d'agréments d'ordre purement cognitif - à la fois la définition des relations hiérarchiques entre partenaires, et celle des principes de reconnaissance, par les sujets, de leur univers contextuel commun en tant qu'espace signifiant, c'est-à-dire, là encore, modalisateur. La manipulation (faire faire) passe ainsi par l'échange des simulacres actantiels (faire croire) ; une fois réalisée, elle scelle rétroactivement l'accord des sujets relativement à la construction des états de choses et à la nature des relations qui les unissent (contrat fiduciaire).

Par rapport à la pragmatique linguistique, la sémiotique narrative inverse en fin de compte les priorités. Elle n'attache pas, de prime abord, beaucoup d'importance au fait qu'un ordre, une promesse, un constat, soit occurrenceiellement réalisé à l'aide des formes verbales explicites et canoniques, ou au moyen de quelque acte de langage indirect, ou encore par tel ou tel comportement gestuel approprié. Bien que du plus grand intérêt pour l'étude des mécanismes de la mise en discours, ces formes ne sont pas premières. Elles présupposent l'existence de structures plus profondes, qui seules les rendent opératoires - ce que reconnaît d'ailleurs implicitement la théorie des actes de langage en intégrant, au fur et à mesure, comme on l'a noté, divers types de variables contextuelles. D'où l'avantage méthodologique des modèles actantiels et narratifs, qui, situés à un niveau d'abstraction plus élevé, traitent d'emblée de la production sémiotique des situations et de la construction des sujets - ou de leurs simulacres - c'est-à-dire des conditions structurelles de l'interaction.

Eric Landowski

C. N. R. S.

(1) Selon l'expression de Marina Sbisà et Paolo Fabbri, "Models for a Pragmatic Analysis", Journal of Pragmatics, 4, 1981.



TABLE

Note introductive	3
Observations épistémologiques, par A. J. Greimas	5
De quelques conditions sémiotiques de l'interaction, par E. Landowski	9

INSTITUT NATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE

PUBLICATIONS DU TRESOR GENERAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

PERIODIQUES

BULLETIN ANALYTIQUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (B.A.L.F.), Paris, Klincksieck, 4 numéros par an.

CAHIERS DE LEXICOLOGIE, Paris, Didier-Erudition, 2 numéros par an.

OUVRAGES ET COLLECTIONS

! Parus :

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE FRANÇAISE, t. I (1950-1965), 416 p. ; t. II (1966-1970), 278 p.

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN : INVENTAIRE PERMANENT DES TRAVAUX INEDITS ET DES RECHERCHES EN COURS, t. I, 842 fiches ; t. II, 572 fiches ; t. III, 695 fiches ; t. IV, 161 p.

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français (Nouvelle série A-Z, fasc. 1 à 23).

MATERIAUX POUR L'ETUDE DES FRANÇAIS REGIONAUX : 1. Les régionalismes du français parlé à VOUREY, village dauphinois, par G. TUAILLON, Paris, Klincksieck, 1983, 390 p.

DICTIONNAIRE DES SIGLES MEDICAUX, par J.-P. POINSOTTE, Paris, Klincksieck, 1981, 142 p.

REPERTOIRES DES DICTIONNAIRES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES (1950-1975), éd. du C.I.L.F., 590 p.

SOUS PRESSE

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français, fasc. 24.

KLINCKSIECK - Paris

Actes Sémiotiques - Bulletin

VOLUME I (1978)

(Numéros 1 à 6. Epuisé.)

VOLUME II (1979)

7. Sémiotique didactique.
8. Sémiotique du domaine religieux.
9. Sémiotique des passions.
10. Sémiotique de l'architecture.
11. Productions 1978-1979.
12. Le rapport scientifique.

VOLUME III (1980)

13. Métalangage, terminologie et jargons.
14. Les universaux du langage, I.
15. La dimension cognitive du discours.
16. Problématique des motifs.

VOLUME IV (1981)

17. Le carré sémiotique.
18. Parcours et espace.
19. Les universaux du langage, II.
20. La figurativité, I.

VOLUME V (1982)

21. La sanction.
22. Bibliographie sémiotique.
23. Figures de la manipulation.
24. Aspects de la conversion.

VOLUME VI (1983)

25. Explorations stratégiques.
26. La figurativité, II.
27. Sémiotiques syncrétiques.
28. Sémiotique musicale.

Actes Sémiotiques - Documents

VOLUME I (1979)

1. Jacques GENINASCA, Du bon usage de la poêle et du tamis.
2. Claude ZILBERBERG, Tâches critiques.
3. Jean-Claude COQUET, Le sujet énonçant.
4. James SACRE, Pour une définition sémiotique du maniérisme et du baroque.
5. A. J. GREIMAS, La soupe au pistou.
6. Jean-Marie FLOCH, Des couleurs du monde au discours poétique.
7. Françoise BASTIDE, Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales.
8. Ivan DARRAULT, Pour une approche sémiotique de la thérapie psychomotrice.
9. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (1^{re} partie).
10. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (2^e partie).

VOLUME II (1980)

11. Félix THURLEMANN, L'admiration dans l'esthétique du XVII^e siècle.
12. Eric LANDOWSKI, L'Opinion publique et ses porte-parole.
13. A. J. GREIMAS, Description et narrativité, suivi de : A propos du jeu.
14. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (3^e partie).
15. Paul RICŒUR, La grammaire narrative de Greimas.
16. Jacques FONTANILLE, Le désespoir.
17. Georges MAURAND, "Le Corbeau et le Renard".
18. Madeleine ARNOLD, Ordinateur, sémiotique et "Machine molle".
19. Ignacio ASSIS DA SILVA, Une lecture de Velasquez.
20. Thomas G. PAVEL, Modèles génératifs en linguistique et en sémiotique.

Actes Sémiotiques - Documents

VOLUME III (1981)

21. Hans-George RUPRECHT, Du formant intertextuel.
22. Eric LANDOWSKI, Jeux optiques.
23. Daniel PATTE, Carré sémiotique et syntaxe narrative.
24. Henri QUERE, Sens linguistique et ré-interprétation.
25. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (1^{re} partie : sémio-linguistique).
26. Jean-Marie FLOCH, Sémiotique plastique et langage publicitaire.
27. A. J. GREIMAS, De la colère.
28. Françoise BASTIDE, La démonstration.
29. François RASTIER, Le développement du concept d'isotopie.
30. Claude ZILBERBERG, Alors ! Raconte ! (Notes sur le faire informatif).

VOLUME IV (1982)

31. Per Aage BRANDT, Jean PETITOT, Sur la véridiction.
32. Dominique MAINGUENEAU, Dialogisme et analyse textuelle.
33. Jacques FONTANILLE, Un point de vue sur "croire" et "savoir".
34. Claude CALAME, Énonciation : véracité ou convention littéraire ?
35. Tahsin YUCEL, Le récit et ses coordonnées spatio-temporelles.
36. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (2^e partie : psychanalyse).
37. Herman PARRET, Éléments pour une typologie raisonnée des passions.
38. Jean DELORME, Savoir, croire et communication parabolique.
39. Denis BERTRAND, Du figuratif à l'abstrait, chez Zola.
40. Georges KALINOWSKI, Vérité analytique et vérité logique.

VOLUME V (1983)

41. Alain SAUDAN, Analyse sémiotique de "l'affaire A. Moro".
42. E. TARASTI, M. CASTELLANA, H. PARRET, De l'interprétation musicale.
43. Henri QUERE, Symbolisme et énonciation.
44. Michèle COQUET, Le discours plastique d'un objet ethnographique.
45. Louis PANIER, La "vie éternelle" : une figure.
46. Ole DAVIDSEN, Le contrat réalisable.
- 47-48. J. PETITOT, R. THOM, Sémiotique et théorie des catastrophes.
49. Jean DAVALLON, L'espace de la "lecture" dans l'image.
50. A. J. GREIMAS, E. LANDOWSKI, Pragmatique et sémiotique.